

Le *signor* Rapi me plaisait beaucoup. C'était un gros monsieur qui avait l'air d'un gentilhomme de tripot. Il se piquait de bonne éducation, comme tous les seigneurs qu'on rencontre dans les casinos, et qui ne plaisantent pas sur le chapitre de l'honneur :

Il m'a rendu service une fois, et voici dans quelles circonstances. On sait qu'il y a à Naples une foule de petits fondeurs qui exécutent des copies ou des surmoulages en bronze du Musée, et qui connaissent, ma foi, admirablement leur métier. C'est même une chose curieuse de les voir fondre. Toute la vieille ferraille du marché aux puces passe dans leur four. Ils n'y regardent pas de si près, et leur mélange n'est pas aussi savant que le voulait Cellini. Ils obtiennent pourtant un fort beau bronze. J'avais acheté à l'un de ces fondeurs plusieurs petites statues que j'avais envoyées en France. Rien n'était arrivé, j'étais assez inquiet et je commençais à soupçonner fortement mon Napolitain de fondeur de friponnerie. Je m'en ouvris donc au *signor* Rapi, lequel me déclara qu'il allait sur-le-champ arranger cela. Nous nous rendîmes aussitôt chez le fondeur. Rapi le prit dans un coin et lui parla. Très simplement et pas longtemps, deux ou trois phrases. Mais celles-ci, probablement, étaient tout à fait péremptoires, car, depuis ce jour-là, mes commandes chez le petit fondeur me furent toujours livrées avec une précision admirable, et lui-même ne laissa jamais de se montrer d'une extrême prévenance à mon égard.

§

Voici une anecdote bien joliment contée par « Frelon » de la **Dépeche**, et qui montre bien dans quel esprit les questions d'art, d'art dramatique, en particulier, sont regardées au Parlement :

On joue en ce moment, à Paris, une pièce qui a donné lieu à un incident politique.

Ce n'est pas un drame, ce n'est pas une satire. C'est un opéra-comique, représenté au théâtre de ce nom : *La Lépreuse*, de M. Henry Bataille.

Cette pièce aurait dû être jouée il y a cinq ou six ans.

Mais le directeur, M. Albert Carré, eut des difficultés avec l'auteur et alors, il s'avisa que ce sujet n'était peut-être pas très heureusement choisi pour un théâtre où se donnent rendez-vous les familles qui ont l'intention de fiancer leurs enfants.

Il s'agit, en effet, là-dedans d'une jeune personne qui descend d'une race où la lèpre est héréditaire. Elle est aimée néanmoins par un jeune homme au sang sain, mais un beau jour, celui-ci boit dans une coupe qui a servi à la lèpreuse, et le voilà contaminé.

On n'a plus qu'à le mener au lazaret.

Pour un sujet gai, ce n'est pas un sujet gai, à moins qu'on ne trouve comique que des gens atteints de la lèpre se croient aussitôt obligés d'entonner un petit air.

Or, comme vous le savez, l'Opéra-Comique est un théâtre subventionné, c'est-à-dire que l'État lui donne de l'argent pour que les gens qui aiment ce genre de spectacles ne soient pas obligés de payer leurs places trop cher, la différence étant payée par ceux qui ne l'aiment pas.

C'est pourquoi les hommes politiques ont le droit de s'occuper de ce que joue l'Opéra-Comique.

Il arriva donc ceci. Le compositeur qui avait mis la lèpre en musique avait un admirateur en la personne de M. Levraud, député de Paris, et celui-ci saisit l'occasion de la discussion du budget des beaux-arts pour faire une charge à fond de train contre le directeur qui se permettait de ne pas jouer une telle œuvre après l'avoir acceptée en principe.

Oui, pendant une heure au moins, M. Levraud tint la tribune pour cette question. Le budget était très en retard. On craignait les douzièmes provisoire, mais, n'est-ce pas, le budget pouvait bien attendre quand il s'agissait d'une pièce de théâtre !

M. Levraud était d'ailleurs un orateur très intéressant. Il appartenait au genre désarticulé. On n'entendait pas beaucoup sa parole. Mais sa mimique était admirable. On croyait, en vérité qu'il se dévissait les jambes, les bras, le cou, et qu'il jonglait avec sa tête.

J'ai vu dans un théâtre de marionnettes perfectionnées une poupée en forme de squelette qui dansait, puis, tout à coup, envoyait sa tête au plafond et la rattrapait sur sa colonne vertébrale avec une précision de champion de bilboquet. Eh bien ! M. Levraud, c'était tout à fait ça.

En sorte que, tandis qu'il parlait de *la Lépreuse*, la Chambre ne s'ennuyait pas du tout. Elle se croyait aux Folies-Bergère.

Mais le directeur de l'Opéra-Comique avait aussi un défenseur à la Chambre. Celui-ci s'appelait Jumel — nom prédestiné pour un amateur de théâtre — il représentait les Landes et a depuis été battu par M. Bouyssou.

Pour justifier le retard apporté à la représentation de la pièce fameuse, M. Jumel fit ce qu'il avait de mieux à faire. Il donna à la tribune une analyse du livret de *la Lépreuse*. Et alors, vraiment, la Chambre passa une heure charmante.

Chaque fois qu'il avait à prononcer le mot lèpre, l'orateur le faisait de telle façon, en fermant un œil et en prenant un temps, qu'on voyait bien que, dans son esprit, ce mot était mis là pour en remplacer un autre, encore beaucoup moins fait pour un théâtre de fiançailles.

Et cette idée d'une pièce pour famille bâtie sur une maladie qu'on évite autant que possible d'attraper, et encore plus d'avouer, paraissait d'un puissant comique.

Littéralement, on se tordait.

M. Levraud, furieux de cette épaisse incompréhension, de ces plaisanteries basses, écumait, et on voyait le moment où il allait décrocher sa tête, pour la jeter à la figure de son contradicteur.

Finalement, toute la Chambre donna raison à M. Jumel et approuva le directeur qui refusait de jouer cette fantaisie d'hôpital.

Il n'avait fallu qu'une après-midi pour arriver à ce résultat et le budget attendait toujours.

Et cela m'a semblé joli, même pour ceux qui admirent *la Lépreuse*.

R. DE BURY.